

Cœur à cœur

De pli en pli se dessine un paysage ni tout à fait nouveau ni entièrement inédit.

La redondance de l'acte qui préside au sens en suivant la pente douce qu'il remonte avec l'acharnement de Sisyphe - la cognition, soit l'ignition du sens dans l'esprit par où fuse et se diffuse la différence que déclenche la prise de parole partie librement à la recherche d'elle-même de signifiant en signifiant, de bond en bond par-dessus l'abîme de silence qui nous expulse vers le haut, faisant de nous ce Sisyphe qui épouse l'effort d'Atlas : soutenir tout un monde - la redondance de l'acte se dit à elle-même la suspension du oui et du non au profit non-exclusif d'un sens ouvert à tous vents, telle une fenêtre qui donne au même instant sur la chambre et sur la rue, le jardin ou le coin de ciel bleu qu'elle révèle.

L'ancienneté des lignes, venues de loin, de si loin, composent avec l'indéfini de l'avenir qui marche à reculons en montant un escalier à vis qui semble s'enfoncer dans les profondeurs insoupçonnées du passé, proche ou lointain, c'est indifférent.

Les spirales donnent le vertige au néant que je suis.

Chaque pas, chaque jour est en passe d'avancer une hypothèse, hypothèse qui reste suspendue à la décision du pas suivant qui entraîne et la marche et le souffle vers une décision majeure qui ne porte pas de nom, ne se formule aucunement, tant que l'élan premier de la décision d'avancer sans savoir si l'on monte ou si l'on descend n'a pas fait toute la place au désir d'être compris, aimé, accueilli.

Commence alors seulement, par la grâce de cette volonté d'accueil de l'accueil, non pas une ère nouvelle, mais une chance encore repliée sur elle-même comme peut l'être une rose en bouton, chance qui s'épanouit, se déploie tout en recelant dans ses plis encore à venir un passé gros d'avenir, à moins que ce ne soit un avenir lourd de possibilités passées qui furent jusque là ignorées, galvaudées ou tenues pour négligeables par la communauté vivante - communauté d'absence des êtres singuliers tous porteurs d'une mort non-interchangeable - et qui se dévoile peu à peu sans jamais totalement se révéler, c'est-à-dire s'épuiser, dans la rencontre singulière de deux singularités qui s'exposent l'une à l'autre en acceptant le risque mortel de vivre.

Le sexe d'une femme est ce fruit mûr qui tient tout autant de la feuille qu'on froisse doucement entre ses doigts pour en faire s'exhaler doucement la senteur exubérante, telle cette feuille de menthe fraîche que tu froisses à plaisir entre tes doigts qui embaument aussitôt.

Vient le moment où l'on ne résiste pas au bonheur que c'est de goûter la feuille plissée qui épouse l'une après l'autre les douces pressions que l'homme s'emploie à y exercer.

C'est comme si le fruit était dans la feuille.

Feuille rose ou violacée qui devient fruit de la passion, saveur renouvelée qui se découvre aussi abîme délicat qui invite à goûter de plus grandes profondeurs encore que dessinent ses plis premiers, mais qui conservent toujours intacts leurs instants de mystère au moment même où l'énigme redouble d'intensité, partie qu'elle est, cette intensité partagée, pour émouvoir le cœur et soulever le corps dans une même crue, intense découverte menée ensemble par l'homme qui s'adonne à cette *inflation* jubilatoire et la femme qui se donne au plaisir d'être

ce fruit défendu tendu, surprise qu'elle est d'elle-même au sein de l'accord parfait qui s'invente seconde après seconde dans la montée du plaisir qui inonde les deux amants en fleur.

Un homme et une femme passent alors par tous les états d'indécence qu'ils peuvent imaginer, véritables puissances métamorphiques qui mutualisent leurs effets, leur découvrant alors qui ils sont, ce qu'ils aiment se faire et comment le faire dans le même instant.

Le comment et le quoi ne font qu'un, là est la réussite à l'œuvre, le petit miracle ordinaire qui donne du bonheur et une importance féconde à deux corps complices redevenus pour eux-mêmes l'un par l'autre source d'étonnement et de ravissement.

Le cœur de pierre de cet homme fut-il le siège d'une effusion trop grande ? La pierre qui y poussa coula-t-elle d'abord comme lave en fusion, magma sourd qui pétrifia peu à peu qui en fut l'enjeu abusé puis désabusé ou bien fut-elle cette amorce de pierre qui, de couche en couche déposées par la vie, donna cette masse sédimentée mais si dense, presque impénétrable à première vue ?

On imagine que le sang circule mal dans un cœur de pierre. Toutes fonctions vitales arrêtées, c'est la mort, n'est-ce pas ? Mais le cœur réel continue de battre, faisant circuler le sang pour un corps qui ne vit plus que pour et par lui-même, le cœur de pierre, lui, ayant cessé de battre pour cet autre en qui il trouva jadis sa subsistance, pour reprendre les mots de Hegel.

Les amours mortes, les amours pétrifiées se conservent mal. Elles constituent une masse amorphe qu'aucun sculpteur ne peut façonner à sa guise, si habile de ces ciseaux soit-il.

S'arracher le cœur de pierre est alors la seule issue pour retrouver un peu de cette vitalité tournée vers autrui qui nous anima naguère. Opération délicate qui passe par toute la savante patience des images qui œuvrent au renouveau du dit cœur par l'opération du sain esprit qui s'ouvre au possible inextinguible.

Le cœur ayant ses raisons que la raison ignore consent alors, par la séduction des images - la refondation du vécu de l'enfance et de la jeunesse à travers la patiente exploration des premiers émois et des impasses qui s'y sont naguère jouées puis nouées - à jouer le jeu de l'esprit nullement exilé dans l'absence à soi, mais plus que jamais puissance de néantisation qui dégage des possibles en disant non au donné impur et simple de l'existence habillée de regrets, parfois rongée de remords, mais encore et toujours brute et vierge dans ses plis, vraie puissance d'étonnement que nous tend autrui dans son simple fait d'exister, lui aussi, dans son irremplaçable singularité exposée.

Les images sont les indispensables amies des amants que leur souffle l'esprit sain qui se révolte et qui, dans cette volte, accepte, mais à travers eux, de faire face à l'existence toute entière.

Cette triade images-amants-esprit est comme la Sainte Trinité de l'existence des amants par qui circule le sens qui s'expose à lui-même dans sa circularité mélodieuse, loin, si loin de toute discorde et de tout discours accordé-désaccordé à leur existence décidément mutuelle qui veut ignorer la trop plate symétrie d'une réciprocité qui rejetterait l'indispensable tiers inclus dans le non-sens auquel il refuse de céder pour ne pas devenir de pierre, mais bien au contraire demeurer cette fleur de saison vagabonde qui fleurit été comme hiver.

L'urgence des images déploie alors un espace lent voué aux gestes de tendresse et aux actes d'amour. Aucune monotonie alors dans le largo de cette mélodie continue que viennent scander à intervalles irréguliers les aléas de l'existence toute entière vécue dans la faveur et la saveur rageuse d'images saccadées qui viennent leur mordiller les lèvres.

Rythme et tempo vivent dans cette mélodie qui les habite leur moment de gloire sans apprêts.

Le temps de vivre est comme suspendu à leur parole.

De leur cœur de pierre, ils ont fait, à force de patiente écoute, des fragments de jour qui valent tout l'or du monde, et ces fleurs de pépites, ils les sèment à tous vents dans les profonds sillons de l'amitié qu'ils vouent ensemble à l'inconnu sans ami.

Jean-Michel Guyot
19 juin 2011